**Hem DAY**

362
C.I.R.A.
13625

# Problèmes d'Espagne

**Pensée et Action**
**Hem DAY**
**Maison des Artistes**
**19, Grand'Place, 19, BRUXELLES**

**1937** **PRIX 0.50**

20

C.I.R.A., case 51, 1211 Genève 13

Règlement du prêt de la bibliothèque

Le prêt est gratuit pour les membres en règle. L'envoi postal doit être recommandé.

La durée du prêt est de un mois. Une amende de Fr. 1.- par semaine peut être exigée.

Certains ouvrages ainsi que les périodiques sont exclus du prêt et doivent être consultés sur place.

---

PRET ACCORDE JUSQU'AU

20 MARS 1979
02 MARS 1983

C.I.R.A.

# Fédéralisme. -- Régionalisme. Autonomie.

■

DANS la «Nouvelle Géographie Universelle» Elisée Reclus, parlant de ce problème écrit :

«L'inégalité de population entre les plaines basses du « littoral et les plateaux de l'intérieur, et, bien plus encore, le « dédoublement de la civilisation péninsulaire en une zone exté- « rieure et un foyer central ont produit les résultats les plus « considérables de l'histoire générale de l'Espagne. Consciente « de sa propre vitalité, animée d'une suffisante initiative pour se « gouverner elle-même, chacune des provinces maritimes tendait à « s'isoler des autres parties de l'Espagne et à vivre d'une vie « indépendante... Les populations cherchent leur équilibre naturel, « et l'une des principales conditions de cet équilibre est le respect « des limites tracées entre les provinces par les différences du « sol et du climat ainsi que par les diversités des mœurs qui « en sont la conséquence. »

Le problème du régionalisme en Espagne est un des aspects à la fois politico-économique de la Péninsule et l'on peut dire qu'il n'a pas cessé de préoccuper les hommes et les politiciens qui depuis des années tiennent les rènes du char de l'Etat.

Au fur et à mesure que se faisait le développement économique de ces régions, les différenciations régionales s'accentuaient.

Aujourd'hui dépassant le stade d'une forme politique proprement dite ou de revendications purement culturelles le régionalisme s'est vu entraîné par le développement économique vers des bases nouvelles.

Trois régions se sont durant ces derniers cinquante ans, industrialisées et c'est ce développement inégal du capitalisme espagnol qui a approfondi l'esprit régionaliste; d'une part la Catalogne par le textile, d'autre part, les pays Basques avec la métallurgie et enfin l'Andalousie avec ses mines.

Ce développement économique a sonné le réveil des régionalismes et sans doute accentué à la faveur d'idéologies nouvelles une forme de nationalisme nouveau, qu'il faut distinguer afin de ne pas verser dans la falsification de ces nouvelles formes d'expression patriotique.

Les événements qui ont succédé à la République d'avril 1931 ont rapidement précisé les choses et ces mouvements n'ont pas

tardé à se raccrocher aux idéologies fascistes et autoritaires.

Le régionalisme reste intimement lié au problème de fédéralisme et vu sous cet angle il retient toute l'attention des organisations de la C.N.T.. Ceci dit, il faut bien se garder de confondre régionalisme, nationalisme, fédéralisme, séparatisme.

Il est assez curieux de faire certains rapprochements entre les révolutions russes de 1905-1917 et celles qui se sont déroulées en Espagne en 1931-37. Ici comme là le problème des nationalités opprimées s'est posé d'une façon aigüe.

Du régime féodal resté à «l'état pur» avec une persistance que seul explique l'isolement de l'Espagne par les Pyrénées du reste de l'Europe, ce pays ne devait s'organiser en monarchie absolue que vers la fin du XVe siècle.

Tandis que les Arabes occupaient encore le Sud de la Péninsule, l'Aragon, la Catalogne, la Castille, le Navarre et le Portugal restaient pendant des siècles des Etats indépendants. En installant des comptoirs, les Phéniciens, et les Carthaginois avaient donné cependant un essor économique à maints ports méditérraniens.

Vers la fin du moyen-âge Barcelone était devenu un port un des plus importants — il commerçait avec l'Egypte, la Palestine et la Syrie.

Aux XVe et XVIIe siècles, c'est l'ère des grandes découvertes, les marins espagnols parcourent les mers, vont vers le nouveau monde rapportent de l'or et de l'argent.

Ainsi se créent de nouvelles conditions favorables à un développement social et politique de l'Espagne sur des bases nouvelles.

De Grenade sont chassés les derniers Maures, Ferdinand d'Aragon, Isabelle de Castille commencent la réalisation de l'unité espagnole.

Le pillage colonial développait le capital commercial, mais l'Espagne morcelée empêchait les réalisations nouvelles. L'unification s'imposait.

Mais la monarchie en Espagne ne réalise pas tout d'un go son absolutisme.

Au début du XVe siècle, c'est une monarchie féodale qui subsiste et Charles-Quint ne parvient point à en faire une monarchie vraiment absolue et unifiée; le développement économique du pays est encore insuffisant.

Les siècles qui vont suivre accentuèrent bien plus la décadence de l'Espagne que son essor, car en effet l'Espagnol exploite d'une façon parasitaire les colonies et Philippe II qui a succédé à Charles-Quint s'épuise dans des guerres d'intérêt avec l'Angleterre.

Et voici surgir vers la fin du XVIIIe siècle ce que l'histoire a nommé la période du despotisme éclairé personnifié par Charles III (1759-1788).



L'unité espagnole est encore loin d'être réalisée; cependant, basques et navarrais conservent leurs privilèges. La bourgeoisie n'arrive à faire de l'Espagne qu'un conglomérat de provinces et de régions administrées avec une imperfection caractérisée.

Une nouvelle période succède entremêlée de guerres napoléonniennes et de guerres révolutionnaires durant laquelle la bourgeoisie espagnole prend conscience d'elle-même. Guerre d'indépendance, on parle d'un certain Joseph, frère de Napoléon qu'on veut imposer comme roi. C'est la révolte de la bourgeoisie et du peuple contre l'étranger; l'aristocratie avait déjà assuré ses hommages respectueux au fils de la Corse.

Comme l'écrivait Karl Marx dans ses œuvres politiques (1): « La révolution intérieure était favorisée par la nécessité de « repousser les attaques extérieures et, de plus, quelques provin- « ces avaient déjà, sous la pression insupportable des circonstances, « donné l'exemple d'une hardie initiative. Mais non contente « d'alourdir, comme un poids mort, la révolution espagnole, elle « agit, au vrai sens du mot, en contre révolution; elle rétablit « les anciennes autorités, elle reforgea les chaînes déjà brisées, « elle étouffa le feu révolutionnaire partout où il se déclarait, « bref, elle ne fit rien et empêcha les autres d'agir ».

Le vote de la constitution de 1812, suivi de la répression de l'insurrection des colonies conduisent l'Espagne au seuil de la révolution de 1868 suivie de celle de 1873.

Mais tout cela n'a pas réussi à dénationaliser les peuples d'Aragon, de Navarre, de Galicie ou de Catalogne qui jusqu'hier encore, luttaient pour leur indépendance.

***

Sans conteste la Catalogne est la région la plus importante parmi les minorités d'Espagne.

Non seulement les Catalans sont confinés entre les frontières limitées par nos géographies, mais ils s'en trouvent dans les régions de Valence, des îles Baléares, dans le Département des Pyrénées Orientales; cela n'a pas manqué d'éveiller chez certains catalanistes une nouvelle forme d'impérialisme.

Comment est répartie la population? Les statistiques établissent, avec les réserves qui s'imposent :

Un total de 3 1/2 millions dont 2 millions en Catalogne (Gerona, Barcelona, Lerida, Taragona), un million dans la Valence (Castellon, Valence, Alicante) et aux Baléares environ 300.000.

Les premiers écrits catalans connus datent de 1171, ils ont été retrouvés au monastère de Roda. Avec une fierté mêlée d'un certain orgueil, le catalan revendique donc une langue littéraire

(1) T. VIII p. 155/156.

aussi vieille que la langue espagnole, qui, elle remonterait entre les années 1145-55.

On ne peut contester d'ailleurs la valeur littéraire du Catalan. Toute une poésie est là pour affirmer sa longue tradition; l'expansion et le développement de sa littérature et de sa presse affirment de nos jours son importance.

Avec un amour-propre non moins affirmatif, la Catalogne s'impose comme le centre le plus important de l'Espagne dans le domaine industriel. C'est surtout l'industrie textile qui s'est concentrée dans cette région et à cela s'ajoutent des industries métallurgiques, électriques, des verreries, des fabriques chimiques et des papeteries.

Mais l'état centralisateur et bureaucratique dominé par l'aristocratie rurale a toujours été par sa lourdeur et son esprit peu ouvert à l'économie nouvelle, une entrave au développement de l'industrie de Catalogne.

Une lutte ne devait pas tarder à naître entre le pouvoir central et le pouvoir régional. La bourgeoisie catalane au fur et à mesure de son évolution sociale et économique a marqué son désir vers une tendance toujours plus grande à l'autonomie, voire à certains moments séparatiste.

Ainsi se développaient ces courants régionalistes qui, avec des hauts et des bas, allaient en s'amplifiant.

A la veille des événements d'avril 1931, spéculant sur, le mécontentement créé par la monarchie espagnole qui occupait toutes les fonctions, le mouvement catalan entraîna derrière lui une partie de la masse des travailleurs, petite bourgeoisie et petits paysans.

En 1931 la Ligue Régionaliste mène la barque; elle n'est point séparatiste. c'est plutôt une association de grands industriels et banquiers. A sa tête un gros financier et industriel, le célèbre Cambo. On utilise l'idéalisme catalan comme pression sur Madrid. On se contente d'une autonomie administrative.

Hier avec Alphonse XIII, aujourd'hui avec la République, ce régionalisme s'accommode à tout. L'esprit en est essentiellement nationaliste. Comme quoi, il faut se garder des mouvements régionalistes et savoir de quoi il en retourne.

Sans doute, ces mouvements peuvent revêtir diverses formes d'expression puisque, à côté de la Ligue, se dresse le Parti Catalan Républicain. C'est le parti que dirigeait Macia. Il est né de la pression d'une série de groupes politiques, tels que : l'Action Catalane, le Parti de l'Etat Catalan, l'Action Républicaine, l'Union des Rabassaires (fermiers), où se trouvent mêlés à une partie de la classe ouvrière, des éléments de la bourgeoisie de gauche, des employés, des intellectuels.

Après la mort de Primo de Rivera, et dès la chute de la monarchie ils ont affiché un fédéralisme intransigeant.



Le 13 avril, Macia proclamait la République autonome de Catalogne dans le cadre de l'Etat Espagnol. Macia était le président du gouvernement de Catalogne.

Plus à gauche se trouvait le Parti Communiste de Catalogne dirigé par Maurin, Arlandis, et Nin, exclus du P. C. d'Espagne et anciens dirigeants de la C.N.T.

Naissant et insignifiant encore venait ensuite le Parti Communiste et les syndicats révolutionnaires et auxquels venaient encore s'ajouter, liste déjà longue, les Partis Socialistes. Tels étaient les partis qui se partageaient les faveurs des suffrages catalans en 1931.

P. Ganivet parlant des catalanistes a exprimé cet avis :

« Le catalanisme n'est pas un problème de race bien que sans « doute l'énergie créatrice des Catalans paraisse parfois se lasser « de la nonchalance marquée des Castillans; moins encore, c'est « un problème historique et il faut laisser aux poètes locaux le « soin de chanter les hauts gestes de la Cité comtale de Barcelone « et déplorer la dissolution des Cortès catalanes; c'est à peine un « problème linguistique. Essentiellement, il est économique, la « Catalogne est moins agricole que le reste de la Péninsule. Sa « production rurale qui fut seulement de 960 millions de Pesetas « (sans compter l'élevage), en 1930 arrive au quatrième rang par rapport aux autres provinces, loin derrière Valence ou l'Andalou- « sie. Ce pays manufacturier tend à s'industrialiser chaque année « davantage, à l'abri des frontières douanières. Il demande donc « que l'Espagne adopte de hauts tarifs protecteurs alors que les « provinces centrales ou méridionales, ayant besoin d'écouler au « dehors leurs récoltes et d'importer les machines aratoires dont « elles manquent, sont libres-échangistes ».

Les événements de 1934 que j'ai invoqués dans la première partie de cette étude ont montré comment un mouvement séparatiste pouvait dès le début contenir en lui-même les germes de réaction et sombrer dans une forme d'idéologie fasciste. Je n'insisterai pas.

***

Traiter le régionalisme basque de particularisme, c'est méconnaître le problème.

Sans doute les origines ethniques des Basques sont quasi inconnues, cependant que des textes écrits qui datent de 1545 sont venus apporter quelques détails fort discutés, comme l'ensemble du problème d'ailleurs.

Quatre provinces du Nord de l'Espagne : Navarre, Alava, Guipuzcoa et Biscaye forment cette région. Sa population se chiffre à plus de 600.000 habitants et en plus 200.000 vivent dans les Pyrénées Orientales et sur les Côtes du Golfe de Biscaye.

Ici c'est l'industrie qui domine. Ce sont les richesses de la terre qui ont attiré les magnats de l'industrie : les mines de fer et de zinc.

En Biscaye, à proximité de Bilbao, ce port le plus actif de l'Espagne du Nord, s'est concentrée l'industrie métallurgique, près des mines de charbon et des hauts fourneaux.

Sans doute cette formule «Jaun Goikua et a Lagi Zarra!» ce qui veut dire : «Dieu et les anciennes coutumes» n'a rien de bien alléchant pour enthousiasmer nos révoltes. Quoique se développant depuis longtemps le mouvement Basque s'est surtout surpassé depuis la guerre 1914-1918.

Ici comme partout, divisions à l'intérieur; d'un côté, la grande bourgeoisie qui oriente ce mouvement nationaliste dans un sens patriotique très étroit; de l'autre, paysans et ouvriers guidés par un petit monde intellectuel épousant les tendances séparatistes.

Il faut cependant tenir compte que le prolétariat industrialisé, dont l'importance est grande, n'est pas purement basque.

Il y a chez les Basques des Espagnols ou pour mieux dire des Basques hispanisés.

La bourgeoisie est basque ou espagnole avec un fort courant hispanique, tandis que les paysans et les petits propriétaires eux, sont, dans une très grande proportion, basques.

P. Ganivet dans son étude déjà citée parle du bizkaitarrisme en ces termes :

« Dans les provinces basques, le prêtre commande. Il dirige « des banques, des coopératives agricoles, des caisses de crédit. « Sans rencontrer d'opposition, il contrôle municipalités et tri- « bunaux locaux. Anti-libéral et monarchiste, pour soutenir ses « idées, il n'hésite pas à recourir au revolver, comme les moines « des insurrections carlistes et de guerre d'indépendance à l'esco- pette. A Bilbao, en janvier dernier, du couvent des Dames Répa- ratrices il a tiré sur la foule ouvrière, faisant de nombreux « morts et blessés ».

Utilisé par la finance et l'industrie, ce mouvement était hostile aux syndicats ouvriers — socialistes et anarchistes.

Séparatiste, guidé par le clergé, il réclamait dès l'avène- ment de la République de 1931 des droits pour l'instauration d'un état clérical indépendant, en plus du droit de conclure avec le vatican un concordat.

On peut affirmer sans trop se tromper que le mouvement basque était réactionnaire dans ses manifestations. Il entend conserver une milice indigène, repousser la séparation de l'Eglise et de l'Etat, dans son ensemble toute législation sociale, refu- ser le droit de grève, en un mot et comme la formule l'indiquait vivre d'anciennes coutumes et se reposer en Dieu, pour la vie et le bonheur des basques.



Cela conduisit à quelques petites représailles; les syndicat- listes se dressèrent maintes fois contre les cléricaux séparatistes.

Germaine Picard, Moch et Jules Moch, parlant des Basques écrivent :

« Les Basques, qui, dans leurs montagnes abruptes, toujours « surent résister aux envahisseurs romains, wisigoths ou berbères, « constituent un des mystères ethnographiques de l'Europe. « Quelle est l'origine de leur langue, dont on connaît une litté- « rature du XVIe siècle. mais, qui, certes remonte bien plus haut? « On a longuement discuté. La thèse la plus généralement admise « voit en elle un dialecte caurasien parlé en Europe avant l'arri- « vée des Hindo-Européens.

« Le certain est que ces petits hommes, lestes et agiles, « uniformément coiffés du légendaire béret, son fort attachés « à leur passé, à leurs coutumes, leurs « fueros » — que les rois « s'efforcèrent sans cesse de réduire. Il y a dans les campagnes « plus encore que dans les villes où le Basque recule devant « l'Espagnol, un sentiment régional, vivace et profond ».

***

Reste le mouvement Gallegos, mouvement aux tendances autonomistes également.

C'est aux Asturies, dans cette province industrielle qu'est Oviedo que se manifeste ce régionalisme de la Galicie. Cette région comprend quatre provinces : Corogne, Lugo, Pontevedra et Oreuse.

Ici se parle un patois — dialecte portugais —; les masses non espagnoles se nomment Gallegos.

Certains affirment que ce dialecte est tout simplement du portugais prononcé à l'espagnol.

Ici vivent de grands seigneurs, ici sévit le caciquisme et peut-être ce côté social a-t-il créé cet antagonisme qui a abouti au développement des tendances autonomistes.

L'influence cléricale et réformiste est assez grande dans ces contrées. La Galicie a donné jusqu'ici à la nouvelle république de 1931 quelques hommes d'Etat tels : Casares, Quiroga, M. de Madariaga.

Faut-il s'attarder au mouvement Andalou, reflet de cette Andalousie toute imprégnée encore du joyau des rois maures.

Huit provinces avec des immenses domaines. C'est le règne des grands propriétaires, mais également c'est le règne de la grande misère.

Ici naissent également de grands politiques. Los Rios, Asua, ce sont des gouvernementaux. L'agitation séparatiste est très circonscrite. La propagande autonomiste est restreinte.

Du statut on en parle, mais cela fait plutôt partie de discus-

sions théoriques. Les académiciens et les folkloristes pérorent, le peuple travaille et essaye d'arracher des améliorations à sa vie pénible et rude.

Voici la région de Valence, fertile, aux mille climats variés, où surgissent de terre : orangers, et figuiers, vignes, oliviers, maïs, blé et tabac qui embaument, avril venu, la province toute entière, du sud au nord. C'est également la région des rizières immenses.

On veut ici également un statut autonome. Le dialecte valencien, c'est quelque chose proche du patois du Midi de la France.

C'est le valencianisme, un régionalisme de dialecte, de souvenirs plus qu'autre chose.

***

Certes, ces données n'ont pas la prétention de tout expliquer. J'ai laissé dans l'ombre volontairement un tas d'explications qui auraient été utiles. Je devais me limiter tout en attirant l'attention du lecteur sur le fédéralisme espagnol qui se mêle par de-là les Pyrénées à un mélange bien compliqué parfois de revendications et de fantaisies.

On cherche des statuts. Est-ce bien là l'essence même du fédéralisme. N'y a-t-il pas, au contraire, dans toutes ces trouvailles intéressées des ambitions politiques qui se font jour?

De tout cela on peut déduire qu'en Espagne deux formes d'organisations se heurtent : la fédérative et l'unitaire. Il faut choisir. La fédérative cadre merveilleusement avec l'expression idéologique de la C.N.T. — F.A.I.

La Catalogne, les provinces basques, l'Aragon et le Levant ont instauré leurs systèmes propres d'administration fédéraliste à la faveur des événements de juillet 1936. Les travailleurs en proclamant leur autonomie régionale pensent augmenter leur puissance combative et voici comment le président, Companys s'exprimait à ce sujet :

« Pour sauver l'Espagne du chaos dans lequel elle se débat, « il n'y a pas d'autre remède que de remettre l'administration « économique et l'orientation politique entre les mains non pas « de suspects et de tièdes, mais des hommes qui, avant l'avène- « ment du fascisme étaient déjà les ennemis mortels de la cen- « tralisation et de la dictature ».

« Fraga Social » de Valence publiait sous le titre « Commune Libre » l'article dont nous extrayons ce passage :

« Le Fédéralisme assure les droits de l'individualisme par « et dans la commune libre. Il favorise aussi l'unité des peuples. « Il respecte les particularités de chaque peuple en lui conférant « le droit de se régir lui-même. De même, nous voulons que la « Catalogne, avec ses mœurs et son esprit particuliers, s'orga- « nise à sa façon, que la Galicie en fasse autant; que les deux



« Castilles, le Levant, l'Andalousie, l'Extramadure, l'Aragon, la « Biscaye, etc... suivent chacun sa route.

« Que chaque peuple arrange son organisation intérieure au « mieux de ses aspirations; que les affaires communes se règlent « suivant des accords librement consentis. Un concert de volon- « tés et d'intelligences, tendues vers une vie de véritable frater- « nité, sans immixtion «étrangère» qui amène la tyrannie, voilà « tout ce que nous voulons. Un concert harmonieux de volontés « et d'intelligences dans la communauté des biens nécessaires « à tous ».

El Diluvio, quotidien barcelonais républicain-fédéraliste exprimait le même point de vue :

« Dans un avenir rapproché, aussitôt finie la guerre, la « République espagnole devra se transformer en fédération. Ce « ne sera pas la désagrégation de l'Espagne. Elle en sera plus « unie que jamais. Ce serait une folie que de vouloir maintenir « en Espagne un régime d'uniformité. Quand la paix sera rétablie, « la nation devra s'organiser suivant le mode fédéraliste. Ce « serait également une folie que de mettre obstacle à l'union « cordiale et indissoluble de toutes les régions espagnoles. Si « l'union était subordonnée à un régime centraliste, nous serions « en droit de la repousser; mais la refuser dans les cadres d'une « organisation fédérale serait plus qu'une folie, ce serait un « crime ».

Il convient de noter que les anarchistes espagnols ont systématiquement concilié le principe de l'autonomie avec celui de la fédération.

Et enfin pour conclure et clore ce chapitre dans une déclaration faite en septembre 1936, Fabregas, délégué de la C.N.T. au conseil économique de Catalogne, s'exprimait au sujet des principes fédéralistes, qui sont à la base du Conseil économique :

« Ce fédéralisme n'exprime pas seulement notre conviction « propre, mais également les nécessités géographiques, écono- « miques et sociales de l'Espagne », et plus loin il ajoutait : « ...nous sommes pour la reconnaissance de l'autonomie indivi- « duelle, communale et régionale, pour un fédéralisme économi- « que dans le sens de Pi y Margall, dont le but était d'établir « une libre confédération de toute la population ibérique ».

# La Question Agraire

■

LA question agraire en Espagne revêt une importance incontestable. Elle a été le cauchemar, non-seulement des ministères qui se sont succédés depuis l'avènement de la République, mais, bien avant et à travers toute l'histoire sociale et politique de la péninsule, elle a marqué de son sceau indélébile les différentes évolutions des régimes depuis un siècle et demi et plus.

On peut dire de l'Espagne ce que Lénine disait de la Russie au sujet de la révolution bourgeoise :

« La principale question économique dans la révolution bour-
« geoise actuelle, en Russie, est celle de la lutte de la paysannerie
« pour la terre ».

Pour ce qui regarde l'Espagne, cette importance s'explique d'autant mieux, que ce pays a une économie où prédomine l'agriculture, et que cette économie est marquée de survivances féodales très prononcées.

Retournons un peu dans le passé, pour mieux saisir cette importante question.

Dès juillet 1856, l'élévation du prix du blé, jointe au facteur de diffusion des idées sociales parmi le peuple, amena des émeutes qui contribuèrent à la chute d'Espartero et au coup d'Etat du général O'Donnel.

L'émeute du Arahal (province de Séville) durant l'été 1857 sous le Gouvernement de Narvaez, et la Croisade des Perses de Alamo à Loya (province de Grenade), avec ses 6000 paysans vers la mi-1865, avaient pour origine les mêmes causes : la misère des paysans et la naissance d'une conscience révolutionnaire.

C'était-là une forme de protestation violente que déterminait la situation lamentable des populations campagnardes.

Déjà, nous trouvons à cette époque des formes presque identiques de protestations et de revendications de la part des populations rurales.

Que voulaient-ils ? L'établissement d'un régime républicain, le partage des terres des grands propriétaires entre les ouvriers et les petits propriétaires, tout en sauvegardant le respect de la propriété.

La gravité de la question agraire en Espagne a donc des causes lointaines que l'on ne peut méconnaître.



Nous avons vu dans une chronique précédente comment est né le caciquisme. Si nous voulons le comparer à une autre phénomène existant en Russie, nous pouvons rapprocher le cacique du koulak.

Mais qu'est le caciquisme ? C'est le seigneur et maître du clocher, le tyran du village ou de la région. Il a conservé ce nom en souvenir sans doute de la domination espagnole en Amérique du Sud, où le cacique était le représentant du pouvoir central dans les contrées éloignées.

Le cacique fait la loi et on rappelle non sans quelque haine ces chaînes de déportés qui parcouraient jadis l'Espagne, chaînes d'hommes qui n'avaient commis que le seul délit de ne pas penser comme le cacique ou d'avoir reçu une «feuille» qui ne partageait point ses faveurs.

En Espagne, le caciquisme a survécu à la Révolution d'avril. Le cacique continuait à exercer son omnipotence, Alcades, juge de paix, secrétaire de Mauce, fonctionnaire, lui seul nommait et s'octroyait le droit de faire élire qui lui plaisait. On votait encore dans certaines régions pour le candidat gouvernemental approuvé par le cacique.

Pierre Ganivet a écrit du caciquisme :

« Le cacique profite de son omnipotence pour mettre en
« valeur ses propriétés, répartir entre ses parents et amis les
« charges publiques rémunératrices, mettre en coupe réglée, avec
« la complicité du pouvoir, tout un village ou un district. Il n'est
« d'ailleurs pas indépendant. Un cacique régional ou provincial,
« marchand de céréales ou grand propriétaire, allié ou apparenté
« au ministre ou à quelque haut fonctionnaire de Madrid, le tient
« lui-même en tutelle ».

Mais comment de telles choses peuvent-elles survivre encore ? Les causes en sont nombreuses sans doute. En tout premier lieu l'inégalité des classes, la répartition des terres, la grande misère et l'analphabétisme des populations rurales peuvent en être les principales.

Senador Gomez, parlant de cette forme désuète de la production rurale, écrivait :

« Le caciquisme est la rente même, personnifiée dans l'individu
« qui profite de sa magistrature pour exiger du reste des hommes
« une soumission complète à la légalité actuelle et une obéissance
« aveugle à ses ordres, sous peine de mort par la faim. La cacique
« n'est investi d'aucune autorité par le Ministère de l'Intérieur.
« Son crédit, il le reçoit de la rente. Il représente toujours les
« intérêts et prérogatives des propriétaires fonciers, même de ceux
« qui le sont uniquement dans cette faible proportion qu'on a
« coutume d'appeler petite propriété. C'est pourquoi les grands
« caciques, qui, malgré leur bestiale ignorance, sont parvenus à

« s'emparer du gouvernement de l'Espagne pour établir sur ses « ruines l'autocratie la plus immonde que virent les siècles, pro- « viennent des régions où la rente est la plus forte et où par con- « séquent la terre est la plus esclave; ils sont galiciens, du pays « des foros, ou andalous, du pays des plus vastes latifonds ».

Il n'est pas un pays où le caciquisme ne se soit développé comme en Espagne. C'est en quelque sorte un état pathologique de la vie publique de ce pays, et la comtesse de Pardo Bajan a pu écrire avec sans doute l'exagération qui caractérise ses titres de noblesse : « L'oligarchie des notables est le fruit naturel du « système parlementaire ».

Mais ce caciquisme s'est en plus augmenté d'une foule d'adhérences qui se sont fixées dans les villes et villages et que l'espagnol a baptisées « tiranos-chicos ».

Ces tyranneaux, espèces de mouchards du gouvernement, jouissaient de privilèges scandaleux en échange de certains concours inavouables qu'ils prêtaient au gouvernement central.

J. Costa dans « Oligarquia y caciquismo » parlant du tirano-chico écrit :

« ...convertit en terres irriguées les champs desséchés de ses « partisans et il prive d'eau les terres irriguées de ses ennemis. « Il s'empare peu à peu des propriétés contiguës à ses propres « domaines, il se sert pour les travaux à effectuer dans ses fermes « de la prestation vicinale; lui-même ne paie pas d'impôts, bien « qu'il possède les meilleures terres; ses troupeaux paissent libre- « ment dans les domaines du voisin... Sauf ses créatures, qui « occupent les places de juge municipal, d'alcade ou de syndic, « tous ont à craindre ses rigueurs et son courroux ».

Le caciquisme comme on peut s'en rendre compte était étroitement lié à la situation générale du pays.

L'omnipotence du «cacique» a été d'une désastreuse démoralisation, et c'est avec un profond sens de cette situation politique et sociale que le professeur Azcarate a qualifié le caciquisme de «féodalisme d'un nouveau genre, cent fois plus répugnant que le féodalisme guerrier du moyen âge».

Tous les gouvernements qui se sont succédés durant ces siècles derniers ont certes dans le maintien de cette aberration, une part de responsabilité très grande.

Mais voyons la situation agraire à la lumière de faits et chiffres.

Le sol était distribué en Espagne, de la façon suivante : 2 °/o des propriétaires possèdent 67 °/o du sol et 37 °/o des propriétaires possèdent de 1 à 7 hectares.

Le plus grand propriétaire foncier était sans conteste l'Eglise.

L'Espagne compte 3 millions d'ouvriers agricoles, dont les salaires journaliers variaient entre 4 et 6 pesetas.



56 °/o de la population espagnole vit de la terre.

Dans le «Financiero» du 18 novembre 1921 on trouvait la répartition suivante des richesses d'Espagne :

| | | |
|---|---|---|
| Richesse agricole | | 19,945 millions de pesetas. |
| Troupeaux | | 4 000 |
| Mines | | 5.000 |
| Richesse industrielle | | 5.000 |
| Commerce extérieur | | 3.000 |
| | par cabotage. | 1.000 |
| | intérieur | 6 000 |

Ce tableau est suggestif parce qu'il montre que la rente foncière est ce qui domine, et de beaucoup, toutes les autres réunies.

Dans les provinces d'Albacete nous trouvons 218 propriétés de plus de 1.000 hectares, tandis que celles de Badajoz, Cuidad Real, Salamanque et Séville se répartissent respectivement 202, 271, 328, 139 propriétés de plus de 1.000 hectares.

Pour l'Estramadoure et l'Andalousie nous relevons ces statistiques :

| | | | Hectares | Moyenne en Ha |
|---|---|---|---|---|
| ESTRAMADOURE | | | | |
| Prov. de Badajoz | 37 propr. | se partagaient | 87 912 | 2.376 |
| Caceres | 12 — | — | 93.123 | 7.760 |
| ANDALOUSIE | | | | |
| Prov. d'Almeria | 5 — | — | 10.660 | 2.132 |
| de Jaen | 20 — | — | 47.438 | 2.372 |
| de Malaca | 6 — | — | 15.890 | 2.648 |
| de Grenade | 6 — | — | 24.541 | 4.090 |
| de Cordoue | 10 — | — | 19.066 | 1.906 |
| de Séville | 12 — | — | 16.366 | 1.361 |
| de Cadix | 31 — | — | 57 775 | 1.702 |

La terre pour tous était loin d'être une réalité, au pays de Cervantès.

91 °/o des propriétaires possédaient moins de 10 hectares. 1.173.000 occupaient 6 millions d'hectares contre 103.000 grands seigneurs qui en possédaient 12 millions; enfin 4 à 5 millions de travailleurs des champs ne possédaient rien, sinon le droit de louer leurs bras quand on en avait besoin et toujours au rabais.

Un aperçu de la puissance seigneuriale : le duc de Medinaceli possédait 95 mille hectares, c'est-à-dire deux fois la superficie du département de la Seine.

D'autres statistiques, également significatives, sont celles des terres incultes :

| | |
|---|---|
| dans la région de Soria | 76 o/o |
| Valence | 65 o/o |
| Huelva | 64 o/o |
| Valence et Castillon | 62 o/o |
| Valladolid | 10 o/o |
| Salamanque | 11 o/o |
| Palencia | 8 o/o |

Le tableau ci-après aidera à saisir ce phénomène de la famine qui a toujours sévi à l'état endémique; il montre combien est restreinte l'étendue cultivée par les petits propriétaires :

| Provinces de | Paysans | | Superf de la terre cultivée | |
|---|---|---|---|---|
| | Petits propriét. | fermiers | Petits propriét. | fermiers |
| Caceres | 93.74 o/o | 6.07 o/o | 44 20 o/o | 55.24 o/o |
| Badajoz | 68 36 | 24.77 | 51.73 | 43.22 |
| Cindad Real | 80.98 | 14.78 | 57.81 | 39.10 |
| Séville | 91.65 | 8.33 | 68.51 | 81.03 |
| Murcie | 77.05 | 7.58 | 49. | 27.04 |
| Malaga | 79.38 | 18.02 | 53.85 | 43. |
| Grenade | 58.27 | 37.87 | 49.09 | 45.58 |
| Jaën | 96.36 | 3.05 | 73.26 | 23 50 |
| Cordoue | 83.45 | 10.05 | 62.02 | 31 64 |

Et les conditions de vie ? Elles étaient plus que misérables. Les salaires variaient entre 3 et 5 pesetas pour des journées de 12 à 14 heures, les femmes touchaient de 1.25 à 2.50, les enfants 0.50.

Au sujet des salaires voici quelques données établies par province :

| | | |
|---|---|---|
| Badajoz | 3.50 à 5.50 | |
| Cordoue | 2.— à 7.50 | 1.— à 2.— |
| Cuidad Real | 2.50 à 8.— | 1.50 à 4.— |
| Grenade | 3.75 à 4.50 | 1 50 à 1 75 |
| Malaga | 3 50 à 5.50 | 1.75 à 3.— |
| Séville | 5.— à 8.— | 1.75 à 3.— |
| Tolède | 3.— à 4.— | 1.— à 1.50 |

Il faut tenir compte également que les braceros chôment environ cinq mois et qu'au village la vie coûte plus que dans les villes.

Quelle misère à côté de cette opulence! L'hiver de 1931, on a enregistré, certains mois, 200.000 chômeurs agricoles en Estramadoure et Andalousie.

Sur 132.000 ouvriers agricoles de la province de Séville



10.000 seulement étaient fixes, les autres attendaient pour louer leurs bras. L'occasion ne vient pas toujours...

« Certains villages, écrivent Germaine Picard, Moch et Jules « Moch dans leur livre «l'Espagne républicaine», dans les régions « les plus pauvres, notamment en bordure de la frontière portu- « gaise, ne connaissent d'autre nourriture que le pain trempé dans « de l'huile... Encore une mère confiait-elle à un de nos amis « qu'elle n'achetait son pain qu'une fois, par semaine, bien que « voisine du boulanger ; «sinon, si je prenais tous les jours du « pain frais, les enfants en mangeraient plus volontiers et je n'en « pourrais acheter assez; surtout que mon plus jeune n'aime pas « l'huile et mange son pain sec...»

« Terre sans pain », oui! avec raison on a pu donner ce titre à un film qui est un document d'une poignante réalité de la misère.

Il n'était pas rare de trouver dans les contrats imposés par les grands seigneurs aux ouvriers agricoles de nombreuses clauses extralégales qui rendaient esclaves ceux qui étaient obligés de s'incliner; ainsi le manque de sentiments religieux, le manque de respect à l'égard des familles des seigneurs étaient causes de renvoi.

On se croirait en des siècles à jamais révolus. Qui connaissait l'Espagne, pouvait donc s'imaginer les difficultés que la nouvelle république allait rencontrer, mise devant l'obligation d'apporter une solution au problème agraire.

La domination des grands propriétaires était le symbole de la monarchie; la République de 1931, comme celle de 1873 d'ailleurs, promit la terre aux travailleurs. Entre la promesse et la réalisation il y a l'abîme des réalités et du vouloir, des possibilités et des désirs; certain jour la colère vint et des révoltes sont nées.

Cependant toutes les réformes agraires apportées par les lois de 1855, 1866, comme celles de 1907, 1919, 1926 et 1927 restaient insuffisantes pour calmer la faim de tout ce peuple au travail.

En 1873, la République, faute de n'avoir pas réalisé la réforme agraire, périt ; celle de 1931 tenta sa chance également et se heurta à trop de difficultés. Elle devait traverser les crises qui la conduisaient à deux pas de se perte; ce ne fut pas la séance du 9 septembre 1932 qui mit fin à cet état de chose éhonté. Les miséreux n'ont fait qu'un trop long crédit à ce nouveau projet qu'apportait l'Institut de Réforme Agraire. N'ont-ils pas eu raison ?

A quoi bon invoquer la loi votée en 1932, puisque son application était loin de donner les résultats nécessaires.

Au sujet de ce beau projet, Pascal Carrion, ingénieur agro-

nome disait qu'il laissait beaucoup à désirer, Sa réalisation n'avançait guère. Les partis politiques présentaient chacun leurs programmes agraires, beaux morceaux de littérature, peut-être, mais ils ne donnaient point de pain aux centaines de milliers de paysans qui continuaient à vivre dans une misère noire.

Sans doute un Institut de réforme agraire fut constitué, mais quoique autonome, il se substituait à l'Etat ; sa lourde machine était à peine en branle que des événements intérieurs venaient renverser tous les projets. On peut douter, d'ailleurs, que cet institut ait pu réaliser quelque chose de positif, malgré les bureaux merveilleux, le matériel dernier cri, les fichiers type Cardex... car le paysan attendait toujours son pain et sa liberté.

M. Alvares avait raison de déclarer :

« Un des plus grands soucis de tout politicien, c'est le problème de la terre ; à défaut d'une juste solution de ce problème, nous ne réaliserons pas la paix sociale ».

Un autre point qu'on ne peut taire lorsqu'on parle du problème agraire espagnol, c'est celui de l'irrigation.

C'est ici que les gouvernements se heurtèrent aux réalités pratiques; car les politiciens toujours empressés de promettre, se défilent à l'heure des responsabilités.

Alors on invoqua le manque d'argent, cependant qu'on en trouvait toujours pour entretenir la caste militaire ou les forces répressives de police et de gendarmerie. En Espagne quand le paysan réclamait son droit à la vie, on lui envoyait de la mitraille au ventre ; ainsi se résolvait la question sociale, mais se créait également la psychose favorable à la naissance des révoltes. Il fallait bien qu'un jour elles éclatent. C'est fait.

Parlant de cette question, P. Ganivet, dans son étude « l'Espagne au tournant », écrit :

« On s'imagine trop à l'étranger que l'Espagne, surtout les « contrées du Sud et du Sud-Est, sont une sorte de paradis. On « sait mal que la Péninsule est un rocher brûlé par le soleil, en « grande partie aride, sans eau ni bois, souffrant d'énormes « écarts de température »

« Les propriétaires, pour accroître l'aire emblavée, forcer « la production des céréales, ont fait la guerre aux arbres. Puis, « les plaines épuisées firent place aux steppes dès l'instant où « pour développer davantage le chiffre des revenus, les propriétaires poussèrent à l'extrême l'élévage du mouton, transhumant « qui ne laisse après lui que le désert immense et morne.

« L'abondance des terres pauvres ayant besoin d'engrais et « d'irrigation est, avec la mauvaise distribution de la propriété, « le facteur de la décadence agricole de l'Espagne. Dans certains « endroits de la province de Murcie, il n'est tombé que 27 milli« mètres d'eau de pluie en 1931 ; le lit des rivières est complète-



« ment à sec. On aura une idée de la gravité du problème de l'eau « en Espagne, quand on se rappellera qu'en Europe la chute « annuelle de pluie est de 575 millimètres dans les plaines et de « 1750 millimètres dans les contrées montagneuses».

Et le même auteur rapporte qu'en août 1931 « on payait à « Lorca 0.40 pesetas le mètre cube d'eau destiné à l'irrigation. « Et 4.000 mètres cubes d'eau sont nécessaires à l'hectare et « par an pour la vigne, 3.000 mètres cubes pour le blé. »

« Ces travaux d'irrigation indispensables, qui les entrepren« dra ? Ce ne saurait être les braceros, trop pauvres même pour « se bâtir des masures plus saines ou se nourrir à leur faim; « ni les propriétaires absentéistes qui ne veulent rien distraire de « leur fortune, se refusant à modifier l'état actuel des choses, « si désastreux fut-il pour la collectivité et préfèrent laisser leurs « champs en friche ou pratiquer l'élevage des taureaux et des « moutons ».

Les événements de juillet 1936 allaient donner l'occasion tant attendue au paysan de se libérer — dans certaines régions tout au moins — de tout ce passé moyenâgeux qui l'oppressait en le rendant esclave des maîtres et seigneurs du village.

Incontestablement un des aspects qui révèle le mieux la capacité constructive du peuple espagnol, c'est de voir ce problème primordial, le problème agraire, préoccuper d'une façon constante les bâtisseurs de la vie sociale nouvelle d'Espagne.

Depuis le 23 octobre dernier, la terre est devenue propriété complète des Municipalités, qui laissent cependant les parcelles indispensables en usufruit à ceux qui ne sont pas disposés à travailler en collectivité.

Voici donc une nouvelle modalité de vie municipale qui est née. Elle est riche de possibilités à venir et donnera naissance vraisemblablement à un droit nouveau.

Les travailleurs eux-mêmes construiront une vie économique en accord avec leurs propres pensées, marquant ainsi une nouvelle étape dans cette marche ascendante du prolétariat vers toujours plus de liberté et de bonheur.

« Fragua Social », parlant du paysan comme d'un prodigieux élément de rébellion, a donné cette belle page de psychologie qui ne manquera point de faire comprendre tout l'espoir qu'on peut mettre en l'avenir de la révolution. La Catalogne et l'Aragon plus particulièrement donnent au monde un « nouveau code économique ».

« Quand le paysan s'explique, il est clair qu'il sait ce qu'il « veut; quand il réplique, il démontre la foi mise par lui en ce « qu'il a réalisé. Jusqu'à présent, pour n'avoir pas su exprimer « ce qu'il sentait, pour n'avoir pas su aller au-devant du travail « des autres, autour du paysannat, beaucoup ont pu croire que

« le paysan travaillait, animé seulement par un désir d'amélioration immédiate et sans tenir compte de l'avenir. Ce n'est pas cela. Ici se pose en premier lieu une des caractéristiques du paysan : souhaiter, vivre, travailler pour l'avenir. Ses regards sont posés sur ce qui doit mûrir, germer, fleurir. Tous ses espoirs sont dans le travail qu'il réalise. En cela même s'oriente son illusion et son labeur pour le perfectionnement économico-social.

« Les paysans repoussent avec une certitude qu'ils ont durement acquise, la politique habile qui cherche à distraire leur conscience en éveil, qui poursuit aussi une indépendance et une personnalité qui les font essentiellement antipolitiques. Il faut les entendre juger les efforts maladroits que font pour les attirer, usant des mêmes topiques prometteurs de ponts, de ruisseaux, les courtiers de l'absurde politique d'hier et de toujours».

« Chez les uns le sourire donne la sensation d'une conscience qui n'espère rien que de son propre effort. D'autres ont des gestes d'indignation en rappelant les mensonges cyniques, la condition dans laquelle la politique essayait de les maintenir. Respectons cette juste indignation, aujourd'hui mal contenue, devant les manœuvres de ceux qui voudraient encore leur marchander initiative et liberté. Assez de manœuvres politiques, disent-ils. N'allons pas perdre patience! La faute n'en serait pas aux paysans. Trop souvent il en a été ainsi. Les politiciens doivent savoir que la Révolution ne tolèrera pas de coin qui ne soit net; le jour se fera sur toutes les choses, sur tous les faits. Les paysans sont alertés pour répondre à certains écrits pleins de menaces.

« Respectons leur colère! Qui sait combien de temps elle a été contenue! Eux savent à quoi ils font allusion; nous, nous le soupçonnons. Nous regrettons qu'on essaie encore d'imposer ce qui ne tient plus, ce qui n'a plus qu'une vie éphémère et misérable dans ce pays et même dans le monde entier, qui comprend le but de la politique générale, qui connaît dans toute son horreur son dernier motif : le fascisme que la politique met en jeu sans scrupules, pour dévier et dominer les plus nobles aspirations de l'homme ».

HEM DAY.

Décembre 1936.

## POUR PARAITRE SOUS PEU.

**A la BROCHURE MENSUELLE.**
**39, Rue de Bretagne, PARIS.**

**Hem DAY.** L'Espagne en marche....

I : Situation sociale de l'Espagne.

II : Aspects du drame espagnol.

**Aux Cahiers de l'Aristocratie.**
**24, Avenue de la Porte-Clignancourt. PARIS.**

**Hem DAY.** Etienne de la Boëtie.

## EN PRÉPARATION.

Tueurs de rois et Cie.

De la potence à la chaise électrique.

Histoire de la première internationale.

L'Eglise et l'Etat.

Faut-il raser les prisons ?

L'homme devant la Justice.

Les Artisans de l'avenir.

Le problème de l'Etat et la révolution Espagnole.

## AUX ÉDITIONS

# PENSÉE & ACTION

| | | |
|---|---|---|
| VOLINE : | Le Fascisme Rouge | 0.50 |
| Léo CAMPION : | Apologie de la Patrie | 2.00 |
| — | Le Noyautage de l'Armée | 1.00 |
| HEM DAY : | Adieu à Einstein (épuisé) | 0.25 |
| — | De l'antimilitarisme à l'anarchie | 0.25 |
| — | Le Châtiment de Dieu | 2.00 |
| — | Erich Mühsam | 0.50 |
| — | La Russie (U.R.S.S.) et la S.D.N. | 0.25 |
| — | La stérilisation et le point de vue anarchiste | 0.25 |
| ERNESTAN : | Le Socialisme contre l'autorité | 3.00 |
| B. de LIGHT : | Mobilisation contre toute guerre (Avant-propos de Hem Day) frs belges | 2.50 |
| | frs français | 2.00 |
| | frs suisse | 0.40 |
| N. BARTOSEK : | La Stérilisation sexuelle frs belges | 7.00 |
| | frs français | 5.00 |
| | frs suisse | 1.50 |
| Léo CAMPION : | Zo d'Axa. (Avant-dire de G. Derycke) | 10.00 |
| — | Dictionnaire subversif | 5.00 |
| HEM DAY : | La véritable et intime pensée de F. Ferrer | 0.50 |
| — | Aperçu de la question religieuse en Espagne | 1.50 |
| — | La confession de Bakounine | 1.00 |
| — | Erasme. Préface de Han Ryner, frs franç. | 7.50 |
| — | Les Eglises brûlent en Espagne.. Pourquoi? | 0.50 |
| S. de GORTER : | Primauté du social dans la littérature | 1.00 |
| MUHSAM Erich : | La liberté comme principe social | 1.00 |
| HAN RYNER : | Cléricalisme et Liberté. Contre les Dogmes (Introd. de *H.* Day) | 1.50 |
| XXX | Les Martyrs de Chicago (épuisé) | 0.50 |
| XXX | La Position de la F.A.I. (Résolution d'un Plenum de la F.A.I. | 1.00 |
| Léo CAMPION : | Ascaso et Durruti | 0.25 |
| HEM DAY : | Problèmes d'Espagne | 0.25 |
| — | Le Capitalisme international devant l'Espagne révolutionnaire | 0.25 |

*ADRESSER LES FONDS à*

**Hem DAY, Boîte Postale, 4, Bruxelles. IX C. Ch. 167424**